

## Études littéraires africaines

CAMARA, Nangala, *Le Printemps de la liberté*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000

Molly Grogan Lynch



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041865ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041865ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grogan Lynch, M. (2001). Compte rendu de [CAMARA, Nangala, *Le Printemps de la liberté*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000]. *Études littéraires africaines*, (12), 51–52. <https://doi.org/10.7202/1041865ar>

## CÔTE D'IVOIRE

■ CAMARA, NANGALA, *LE PRINTEMPS DE LA LIBERTÉ*, PARIS, LE SERPENT À PLUMES, 2000.

Lorsque Wonouplet hésite à prendre rendez-vous avec un bel étranger rencontré au bord d'un taxi-pays, elle prend son courage à deux mains en se rappelant un proverbe : "Quiconque est sous la pluie ne craint pas de se mouiller les pieds en traversant la rivière". Elle ne croit pas si bien dire. Car l'énigmatique Pessa est nul autre que l'auteur des poèmes subversifs qui enflamment les milieux estudiantins de la capitale. Avant même que ses sentiments envers le rebelle ne se transforment en amour, l'étudiante timide et modeste se jettera dans le courant d'un soulèvement populaire qui bouleversera sa jeune vie.

Grand cri de colère, *Le Printemps de la liberté* dessine la grogne de la génération d'Ivoiriens qui ont atteint leur majorité sous le gouvernement de l'ancien président Henri Konan Bédié et dont l'agitation a contribué à balayer ce dernier du pouvoir dans le putsch de décembre 1999. Nangala Camara dresse le portrait d'une jeunesse dévergondée et désenchantée, induite en erreur par une classe dirigeante suffisante, cupide et profondément corrompue. Mais, si la Côte-d'Ivoire se relève difficilement du premier coup d'Etat dans l'histoire de la République, dans le roman de Nangala Camara, la chute du régime ne peut qu'annoncer le triomphe du peuple. C'est alors vers cette fin que l'action du roman conduit imperturbablement sous la houlette des deux amoureux unis dans le désir de rendre la paix et la dignité à leurs concitoyens.

Cependant, tout est contre Wonouplet et Pessa. D'abord, la classe dirigeante, ces "grincheux gourous", "caciques", "hommes liges", "faucons", "vautours", "charognards", "timoniers" et "potentats" qui pillent le pays et complotent à se débarrasser de l'auteur des vers séditeux. Ensuite, la famille du jeune révolutionnaire, qui, s'alignant du côté des nantis, a vite oublié l'exemple de son patriarche, torturé et mort pour la résistance. Enfin, Wonouplet elle-même : complice involontaire d'une société pourrie, elle tombe dans les bras de divers instituteurs, footballeurs et ministres afin d'arrondir ses fins de mois avec un joli pagnon ou d'autres cadeaux dérisoires que ses prétendants sont susceptibles de lui offrir. Entraînée par la dissolution de ses cousines et la lâcheté de ses amies, elle finira tout de même par se racheter, se muant en assassin pour se venger des hommes qui se sont servis d'elle : c'est à partir de sa métamorphose que la révolution peut enfin se déchaîner.

*Le Printemps de la liberté* laisse peu de doute sur les intentions de Nangala Camara : écrire la souffrance d'un peuple et revendiquer une société plus juste. Et pourtant, ces objectifs ne sont pas toujours bien servis par le style particulièrement emphatique de l'auteur. En plus d'un langage invraisemblablement docte dans les parties dialoguées, le récit a recours, pour passer la rampe, aux vers sentimentaux de Pessa, qui sont

scandés sur d'interminables pages, et à des exposés pédantesques, notamment sur le rôle de l'écrivain dans la société africaine. S'inspirant de l'exemple des écrivains qui ne se sont pas dérobés à leur devoir de dénoncer l'arbitraire et l'injustice, Nangala Camara se croit peut-être, et non sans raison, conforté dans ses ambitions de romancier engagé. C'est pour cette raison précise que les livres dont Pessa fait cadeau à Wonouplet nous interpellent, à plus d'un titre.

En signe de sa tendresse pour la jeune fille, le poète lui offre *La Ville où nul ne meurt* de Bernard Dadié et *Je ne suis pas un homme libre* de Peter Abrahams. Si le titre de l'auteur sud-africain est dans le même registre que les revendications courroucées des étudiants, moins évident est le choix de la chronique signée par la figure phare de la littérature ivoirienne. *La Ville où nul ne meurt*, où un jeune Africain raconte les péripéties d'un voyage à Rome dans les années 1950, ne concerne en rien le militantisme du jeune poète, encore moins la revanche de Wonouplet qui, au nom de la révolution, tue de sang-froid un soldat et donne la mort à un ministre qui lui faisait la cour. Au contraire, le récit est traversé par le regard ironique, perspicace et profondément humain que Dadié sait si bien porter sur son frère. Si celui qui fut parmi les premiers Ivoiriens à lutter pour l'indépendance du pays réserve des mots durs à ceux qui feront du pigment la mesure d'un homme, Dadié écrit résolument dans le but de rapprocher les êtres humains, et cela notamment dans les chroniques où son alter ego se positionne délibérément devant le Parisien, le Romain et le New-Yorkais.

Il est vrai que le théâtre de Dadié, dont un des thèmes principaux est précisément celui du pouvoir illégitime, présente des peuples affamés et terrorisés par des rois crapuleux et sanguinaires. Cependant, dans ses mises en scène, l'homme ne perd pas le sens de la justice : on juge le roi pour ses crimes ; on ne le livre pas à des esprits habités par une haine aveugle. Si, en citant *La ville où nul ne meurt*, il est dans l'intention de Nangala Camara de doter ses protagonistes des soucis humanistes de Dadié, l'intrigue du *Printemps de la liberté* semble le contredire.

Annoncé en quatrième de couverture comme le "récit d'une nouvelle génération", *Le Printemps de la liberté* donne à attendre une littérature qui, près du terrain, reflétera les attentes d'une population africaine progressivement plus jeune, plus marginalisée et plus prête à prendre des armes pour faire respecter ses droits. En cela, Nangala Camara ne déçoit pas. Force nous est d'espérer que l'indignation et l'emportement ne feront pas oublier à la nouvelle génération que l'art engagé est également bien servi quand il sert l'Homme aussi.